Titre : **2ème GENIE** **CIE 19/2** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Génie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **BDIC**
Référence : **SOCIETE ANONYME D'IMPRIMERIE ANDRE HERBELIN** **1920**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2011**

Ancestramil

Historique de la C^ie^ 19/2 du 2^e^ Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2011

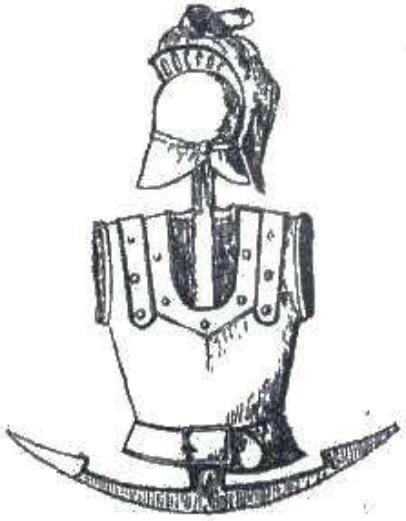
HISTORIQUE

DE LA

COMPAGNIE 19 / 2

du 2^e^ Régiment du Génie

Pendant la Campagne 1914 – 1918



Ami

BELFORT - MULHOUSE

Société anonyme d'imprimerie André HERBELIN

1920

Historique de la C^ie^ 19/2 du 2^e^ Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2011

HISTORIQUE

DE LA

Compagnie 19 / 2

du 2e Régiment du Génie

PENDANT LA CAMPAGNE 1914 – 1918

-----o-----

AVANT-PROPOS

Aux Jeunes Sapeurs de la 19/2

C'est une tâche bien lourde pour moi que d'évoquer à vos yeux les faits et gestes de vos aînés. C'est là le sujet d'une épopée et comme tel, plutôt digne de la plume de l'homme de lettres que de celle d'un officier.
J'aurais cependant pour moi, au cours de ce travail, le bénéfice de la véracité et si les faits que vous verrez relater ici ne profitent pas des fioritures dont eût pu les enjoliver le poète, ils auront, du moins, le grand avantage d'être narrés dans leur rigoureuse exactitude.
Je me suis efforcé de vous les présenter sous une forme attrayante, aussi peu aride que possible. Là se bornera mon talent.
Mes jeunes amis, quel que soit le défaut de cette brochure, il faudra la lire attentivement.
Il est nécessaire que cet historique soit votre guide dans les années de service que vous devez à la Patrie. Il faut absolument que vous connaissiez les belles qualités militaires dont vos aînés ont fait preuve au cours de cinquante et un mois de guerre.
C'est bien souvent avec un serrement de cœur que vous lirez ces lignes, car beaucoup de vos anciens sont morts ou disparus au champ d'honneur.
Il ne faut pas que ces sacrifices aient été faits en pure perte. En dehors du résultat immédiat qui a consisté à sauver la France dans ce qu'elle avait de plus cher, son patrimoine et sa liberté, il en faut un autre pour les générations de l'avenir.
C'est à cet effet, mes amis, que, pour une part, cette brochure vous est dédiée, mais ne l'oubliez pas, en exemple.
Il faut qu'au cours des années où vous aurez l'honneur de servir la France, sous le fanion illustre de la 19/2, vous ayez toujours présent à la mémoire, le sillon sanglant mais immortel tracé par vos aînés.
Votre tâche n'en sera que plus aisée. Vous comprendrez mieux la grandeur de votre rôle et celui encore plus noble que vous auriez, le cas échéant, à remplir pour ne pas déméríter aux yeux de nos chers morts.
Soyez donc des sapeurs disciplinés et confiants en leurs chefs. C'est parce que vos devanciers

Archétrimil

obéissaient et aimaient leurs supérieurs que la Victoire a couronné leurs efforts.
La 19/2, votre Compagnie, a fait partie, au cours de la guerre, d'une Division qui a inscrit de nombreuses pages de gloire au Livre impérissable de l'Immortalité.
Les sapeurs ont aidé beaucoup aux succès de la 38^{e} Division, souvent ces mêmes sapeurs ont été récompensés. Parfois leur rôle, toujours modeste, a été méconnu.
Quoiqu'il en soit, les gestes de la 19/2 appartiennent à l'histoire.

LIEUTENANT **WALTER**.

Kehl, le **1er juillet 1919**.

I. — La MOBILISATION de la 19/2
Ses chefs du début. — Le Départ pour la France.

Le 1er mai, fut formée à Hussein-Dey, près d'Alger, le 19^{e} Bataillon du Génie.
La Compagnie 19/2 était donc toute nouvelle lorsque, comme un coup de tonnerre ébranlant le monde, éclata la nouvelle de l'agression méditée depuis plus de quarante ans par la Brute germanique.
Comme en France, la mobilisation s'effectua en Algérie, avec calme et dignité ; mais aussi avec enthousiasme, courage résolu et foi dans la victoire.
Affectée par l'ordre de mobilisation à la 38^{e} Division d'Infanterie, comme compagnie divisionnaire du Génie, la 19/2 quittait le quartier Lemercier et se dirigeait le 4 août vers le port d'Alger, où elle devait embarquer à bord du *Timgad* de la Compagnie Générale Transatlantique.
Nombreux et émus étaient ceux qui avaient tenu à accompagner les sapeurs pour les saluer de leurs vivats avant le départ pour ce grand voyage qui devait être, hélas ! pour beaucoup, le dernier.
La 19/2 embarque vers 17 heures et la nuit fut passée à bord, ainsi que la journée du lendemain. L'heure du départ était tenue rigoureusement secrète et cela mettait bien une petite pointe d'anxiété au cœur. Mais tous étaient vaillants et rêvaient déjà de drapeaux et de victoires.
Enfin, le 5, vers 17 heures, un contre-torpilleur s'approche du *Timgad*, stoppe près de lui. Un officier, debout sur l'avant, le Commandant du bord lui crie : « *Suivre le feu du « Vérité », à deux milles*. » Bientôt les machines du *Timgad* trépident, l'ancre est levée et la 19/2 vogue enfin, vers la France menacée.

Laissons la naviguer et parlons un peu des officiers qui furent ses chefs du début : le capitaine **PERROUD**, commandait la Compagnie. De taille moyenne, le regard assuré et franc, le capitaine portait inscrite sur son mâle visage la bonté dont il usait toujours dans l'exercice de son autorité, ce qui devait, au cours de ces dures années de campagne, le faire adorer de ses hommes et de ses officiers.
Le capitaine **PERROUD** eut la joie de conduire sa Compagnie de succès en succès jusqu'en juillet 1917, date à laquelle il fut appelé à un autre commandement. Ce fut certainement là, pour ce chef

irréprochable, aussi modeste que brave dans le danger, sa plus grande fierté de soldat, agrémentée de la satisfaction intime d'avoir toujours obtenu de son unité le maximum de résultats avec le minimum de pertes.
Les officiers de la Compagnie comprenaient :
Le lieutenant **RICARD**, promu capitaine par la suite et blessé grièvement à Nieuport-Bains ; le lieutenant **PAPI**, blessé dès le début des opérations, et enfin le sous-lieutenant **SCHLOESING**, qui devait tomber glorieusement en 1915.
Avec de tels chefs, les sapeurs de la Compagnie devaient marcher au feu avec confiance. Ils n'y manquèrent pas.

Ceci dit, le « *Timgad* », qui faisait partie du premier convoi des troupes d'Afrique, arrivait à Cette sans encombre et le 7 août, la 19/2 touchait la terre de cette belle France assaillie par un ennemi sans foi et sans scrupules.

II. — La BELGIQUE. — La RETRAITE. — La MARNE.

La Compagnie part aussitôt pour Avignon, où elle complète sa dotation réglementaire tant en hommes qu'en matériel. De là, elle est dirigée par chemin de fer sur Anor, où elle arrive le 14 août, vers 19 heures.
Le 15, elle entre en Belgique, par Chimay, où elle est reçue avec enthousiasme par la population. (Dernière belle journée pour les illusions.)
Le 18, la Compagnie cantonne à Froidchapelle ; le 19, dans un petit hameau, Pisselotte, où elle reste jusqu'au 22.
A ce moment l'heure est grave. Les nouvelles qui arrivent sont inquiétantes, les Allemands sont venus à bout de l'héroïque résistance du vaillant peuple Belge ; le vent de la défaite semble passer dans l'air. Le 22, la 38^{e} Division est engagée dans la mêlée. Ce même jour et le lendemain 23, la Compagnie organise défensivement les villages de Pairin, Tarcienne, et enfin celui de Somzée, où elle reçoit le baptême du feu.
C'est en effet, le jour de la sanglante bataille de Charleroi, que la Compagnie fut gratifiée d'un arrosage de 77. Oh ! pas méchants, ces obus et comme l'on eut ri d'eux en 1918 ! Mais c'étaient les premiers reçus et ils faisaient passer tout de même le petit frisson de la mort.
Enfin, l'ordre de retraite arrive et c'est le recul jusqu'au 6 septembre. Période pénible, où les sapeurs, fatigués, devaient marcher sans trêve ni repos et travailler sans manger. Au cours de ces opérations, sept ont déjà disparus. Que sont-ils devenus ? blessés, tués ou martyrisés dans les geôles prussiennes, tel fut sans doute leur triste sort. Le 6 septembre, voit se déclencher l'offensive ordonnée par le Général **JOFFRE**, dans un ordre inoubliable, contenant ces paroles impérieuses : « *Se faire tuer sur place plutôt que de reculer*. »
La 38^{e} Division, pour sa part, est placée en réserve et la 19/2 n'a que quelques tranchées à créer. L'offensive a réussi, nos soldats talonnent l'ennemi qui recule en toute hâte ; la bataille de la Marne est gagnée.
Le 11 septembre, la Division, ayant poussé de l'avant, se trouve à quelques kilomètres du sud de Fismes et la Compagnie est chargée de l'organisation du village de Mont-Saint-Martin.
Le 12, la 38^{e} s'élance à l'attaque de Fismes, qu'elle emporte. Les Allemands ont établi des barricades sur le pont de la Vesle, passage obligé pour accéder aux coteaux, nord de Fismes. Les sapeurs de la

Compagnie 19/2 se portent sur ces obstacles, les démolissent et le passage est bientôt assuré à l'infanterie, qui poursuit sa marche victorieuse.

III. — L'ACCROCHAGE DES BOCHES SUR L'AISNE. — LA GUERRE DE TRANCHÉES.

Le 14 septembre, la Division est placée en réserve d'armée et va occuper une position défensive vers Bouvancourt. La Compagnie arrive dans la soirée à Hermonville (nord-est de Fismes). Le 15, elle est mise à la disposition de la 76^{e} Brigade, chargée d'attaquer l'ennemi entre la cote 100 et la ferme Sainte-Marie. La Compagnie a pour mission d'organiser défensivement le hameau du Goda. Son travail terminé, elle se retire sur Cauroy.
Le 17, elle se dirige sur la Tour de Paissy (sud du Chemin des Dames) pour participer à l'organisation du plateau de Paissy.
Installée en bivouac, la Compagnie, qui assure la garde au Quartier Général de la Division, essuie le 18 septembre, un feu intense de l'artillerie ennemie.
Le livre douloureux des morts au champ d'honneur commence à s'ouvrir et le soir, 4 noms y sont couchés. Ce sont ceux du caporal **DALCHE**, des sapeurs **TABARIN**, **SALLES** et **LAUPIE**.

A partir du 18 septembre, c'est l'acheminement lent et continu vers une guerre toute spéciale, guerre d'êtres qui s'enterrent chaque jour davantage pour s'abriter plus encore, guerre dont le Français n'avait jamais rêvé, mais qui lui fût imposée par un ennemi trop heureux, à défaut de succès plus tangibles, de se vautrer au sein même du riche sol de France. Les sapeurs, dès ce moment, vont connaître les heures pénibles du travail de nuit, travail si dangereux, à la merci du moindre bruit ou des fusées éclairantes. Travail utile cependant, car pour fortifier cette barrière que le Boche a mis entre lui et nous, pour en augmenter la solidité, le sapeur va donner le meilleur de lui-même, son travail allié au plus beau des courages : le sacrifice.
Pour protéger nos lignes, c'est lui qui ira planter des réseaux de fil de fer en avant des tranchées ; lui qui renforcera ces tranchées à peine amorcées par l'outil du fantassin, lui qui en créera d'autres à l'arrière pour répondre aux différentes hypothèses envisagées par le Commandement.
Et c'est pour tous ces motifs si impérieux que du 18 septembre au 10 octobre, la 19/2 a 27 hommes et 1 officier blessés ; 2 sapeurs, **GIRAUD** et **ROBERTY**, sont tombés pour toujours.
A cette époque de transition, si les sapeurs construisaient des réseaux, ces mêmes sapeurs étaient prévus pour les détruire. L'expérience de la guerre a démontré depuis que bien souvent les vies humaines n'ont pas à être engagées pour ce genre d'opérations.
Mais en 1914, c'était là le beau geste pour le sapeur, comme en 1915 et 1916 devait l'être celui de miner le sol.
Qu'elles furent lourdes les pertes éprouvées par la 19/2, pour détruire ces réseaux, si gênants pour la progression de notre infanterie. Le premier tribut date du 12 octobre.

***Combat du* 12 *octobre* 1914**. — Dans la nuit du 11 au 12 octobre, la Compagnie est divisée en deux groupes, répartis dans les unités de zouaves qui doivent attaquer le 12, à 4 heures.
Le premier peloton fournit une section à une Compagnie chargée d'attaquer au nord de la vallée Foulon ; la même vallée, qui devait voir ces mêmes zouaves se livrer à des combats épiques en 1917. Cette section a pour mission de détruire les réseaux qui peuvent exister entre les lignes

adverses. Les sapeurs désignés partirent courageusement, le sourire sur les lèvres, comme on l'avait à cette époque, et ne trouvant pas de réseaux devant eux, jetèrent la cisaille pour prendre le fusil et tuèrent du boche.
Dix-neuf n'en sont pas revenus, saluez-les bien bas. Ce sont de glorieux disparus.
Pendant ce temps, la seconde section procédait à des travaux d'organisation, tandis que de son côté, le deuxième peloton en faisait autant sur le terrain conquis par les Compagnies d'infanterie qu'il accompagnait.
Le combat terminé, la 19/2 améliore l'organisation de nos positions, jusqu'au 24 octobre, date à laquelle elle se prépare au départ pour la Belgique.
Au cours de ces dernières journées, elle subissait encore deux pertes sévères : celle du lieutenant **PAPI**, qui, grièvement blessé au cours d'une reconnaissance effectuée au bois Foulon, ne songea qu'à rendre compte tout d'abord de sa mission et celle du sapeur **ROUTABOUL** dont le libellé de citation rappelle suffisamment la fin glorieuse :

« S'est offert plusieurs fois comme volontaire pour des missions dangereuses et a payé de sa vie son « dévouement, le **23 octobre**, en plaçant des fils de fer en avant des tranchées. »

IV. — LA BELGIQUE (28 octobre 1914 – 2 janvier 1915).

La 19/2, remise au complet par l'arrivée d'un renfort de 80 sapeurs et de 2 officiers : les lieutenants **DEGOVE** et **VALTE**, arrive à proximité des lignes de Belgique, le 31 octobre et cantonne à Ostoleteren.
Du 1er novembre au 4 décembre, elle effectue des travaux d'organisation en première, deuxième ligne, sur le front Remingue – Pypegaele. Cette période est marquée par la mort de deux sapeurs, **FENARD** et **LABAT**. La fin de ce dernier mérite quelques mots : **LABAT**, accompagné du maître-ouvrier **CANET**, conduisait la voiture d'outils affectée à la 3^{e} section, lorsqu'il fut surpris, à la ferme du Moor, par le bombardement ennemi. Les obus de gros calibre tombent sans arrêt. Trois chevaux sont tués et **LABAT** s'affaisse grièvement atteint par un éclat. A ce moment, **CANET** qui, plus heureux, n'a pas été touché, n'écoutant que sa conscience de soldat, se porte au secours de **LABAT** pour le panser malgré le marmitage qui s'intensifie. Mais **LABAT** a senti sa fin prochaine. Il éloigne **CANET** en lui disant : « Je suis perdu, ne t'expose pas inutilement ». Hélas ! il avait dit vrai et quelques heures plus tard, il expirait. Jeunes sapeurs, rappelez-vous de son geste sublime.

L'attaque de la Maison du Passeur

Le 4 décembre 1914, deux sections de la Compagnie, les 3^{e} et 4^{e}, participent à l'attaque des organisations allemandes de la rive droite de l'Yser.
La 3^{e} section, sous le commandement du lieutenant **DEGOVE**, fournit les détachements chargés de couper les réseaux à la cisaille et de porter les passerelles volantes destinées au franchissement des fossés.
La 4^{e} section, chargée d'organiser les positions conquises, est en réserve. L'attaque déclenchée à 5 heures 45 se développe favorablement. Nos troupes s'emparent de la Maison de Passeur, à ce moment une vive fusillade partie de quelques éléments de tranchées restées au pouvoir des Allemands inflige de lourdes pertes à nos fantassins qui n'ont pas d'abris pour se protéger.

Il faut cependant, à tout prix, maintenir nos gains. L'on fait alors appel aux sapeurs et ceux-ci iront, à découvert, devant une ligne boche, d'où partent des feux de mousqueterie les plus intenses, creuser les tranchées indispensables à la protection de nos combattants.
Ils vont donc de l'avant, vos aînés, utilisant les moindres replis de terrain, rampant dans la boue qui colle au corps, et, fait prodigieux, le travail sera amorcé avec les mains. L'on ne se servit des outils que lorsque l'excavation obtenue fut suffisante pour constituer un léger abri.
Malgré ces circonstances tout à fait périlleuses, grâce au courage réfléchi de vos anciens, les pertes furent minimes. Trois seulement furent blessés, mais un brave entre tous, le caporal **PASTRE** y trouva la mort, méritant bien la croix de guerre qu'il n'eut pas la joie de porter, mais qui lui fut octroyée avec cette belle citation à l'ordre de l'Armée.

« Tombé glorieusement le 4 décembre 1914 en dirigeant la construction d'une tranchée sous un feu « de mousqueterie intense à moins de 50 mètres de l'ennemi. »

Du 5 au 30 décembre, la Division s'étant portée dans un autre secteur au sud-est d'Ypres, la Compagnie travaille à nouveau à l'organisation des premières lignes, si précaires encore.
Au cours de cette période, elle participe glorieusement à l'attaque du 14 décembre.

Attaque de Verbrandenmolen

La Compagnie fournit deux détachements accompagnant les troupes d'attaque.
Le 1er est chargé de couper les fils de fer en avant de nos lignes. Deux sapeurs y laissèrent leur vie. Ils s'appelaient : **GRANGE** et **BREYNE** ; ils furent cités dans les termes suivants :

« Tombés glorieusement le 14 décembre 1914, en marchant en tête d'une colonne d'assaut, après « avoir réussi à pratiquer une brèche dans les réseaux de fils de fer. »

Le sacrifice de ces braves ne fut pas inutile, puisque l'infanterie put progresser et que le deuxième détachement de sapeurs, sous l'énergique impulsion du Lieutenant **VATTE**, put entreprendre l'exécution d'une sape qui porta nos nouvelles lignes plus avant.
Le 30 décembre, la Compagnie est relevée et acheminée avec la Division sur le champ de Crèvecœur-le-Petit (Oise).
La Division est mise au repos, mais les sapeurs n'ont pas fini leur tâche. Seuls, de la Division, ils retournent presque aussitôt au feu, l'Argonne a besoin de leur travail.

V. — L'ARGONNE (16 janvier – 2 février).

L'Argonne ? Nom aux consonances agréables qui, cependant, ne rappelle que des souffrances à ceux qui y vécurent en combattants. Qu'elle fut traitresse, cette **Argonne** du début, avec son sol miné, ses ravins et ses bois si ravissants, mais si propices aux coups de main.
La 19/2, en Argonne comme en Belgique, est chargée de l'organisation de nos premières lignes. Elle devait payer un lourd tribut à ces jolis coins qui s'appelaient : Bastion Marie-Thérèse et Fontaine-Madame.
Le 22 janvier, l'ennemi attaque et surprend fantassins et sapeurs qui se défendent courageusement.

Deux des nôtres restent aux mains des Allemands : le sergent **SIMON** et le sapeur **JEANJEAN**.
Les Boches, ce jour-là, ont gagné du terrain ; il faut assurer la sécurité de nouvelles lignes. Dans la nuit du 22 au 23, résolument, les sapeurs se mettent au travail. Trois d'entre eux y laissent la vie, c'étaient **DEBUSSY**, **ARCIS** et **ROGER**.

Le lendemain, 23 janvier, la 19/2 est toujours à son poste, entre les deux lignes adverses ; elle plante du réseau. La contre-attaque française va se déclencher. Il faut absolument avertir ces travailleurs qu'ils vont être pris entre deux feux. Le sergent **LATOU** se dévouera, portera les ordres nécessaires et, au moment précis où notre attaque surgira, restera le dernier pour accomplir sa mission ; il s'en ira tout droit vers l'Immortalité, atteint d'une balle en plein cœur.
Le geste de ce héros, dont le sacrifice devait exalter le sentiment du devoir chez ceux qui en avaient été témoins, sera perpétué par cette belle citation à l'armée :

« Tombé glorieusement le 23 janvier 1915, d'une balle au cœur, en allant chercher un détachement de sapeurs sur le point d'être pris entre deux feux. »

Au cours des journées suivantes, la 19/2 aura à déplorer la mort du sapeur **BELGACEM**. En outre de l'organisation des positions, un détachement de grenadiers a été formé. Les sapeurs qui le constituent, en tête d'une sape qu'ils ont poussée à 10 mètres du Boche, vont montrer la mesure de leur vaillance. Les grenades improvisées vont pleuvoir sur l'ennemi. Celui-ci ripostera et trois sapeurs tomberont encore en beauté, dans le plein accomplissement de leur mission. Ces trois braves s'appelaient : **BARTHÉLEMY**, **MOUNIER**, **BADIÉ**.

Enfin, après un séjour d'à peine quinze jours qui lui avait coûté dix morts ou disparus et de nombreux blessés, la Compagnie quittait ce coin d'enfer pour aller rejoindre la division. Qu'ils étaient fatigués, vos anciens, après ces deux semaines de travaux pénibles et de combats incessants ! Mais de quelle joie leurs visages ne rayonnèrent-ils pas lorsqu'à Sainte-Menehould, au moment de l'embarquement en chemin de fer, ils virent leurs grands chefs, MM. les Généraux **SARRAIL** et **HUMBERT** venir serrer la main de leur capitaine en le priant de transmettre leurs remerciements et leurs félicitations à ses hommes.

De tels gestes payent de bien des souffrances !

VI. — RETOUR EN BELGIQUE. — Coups de main.
(9 février 1915 – 19 avril 1916).

La Compagnie rejoint la 38^{e} Division en Belgique et cantonne à Nieuport-Bains. Elle devait y faire un séjour d'un peu plus d'une année.

Séjour calme, relativement aux opérations auxquelles elle avait déjà participé. La 19/2 est chargée de l'organisation du secteur compris entre le front de mer et Lombaerzyde.

La guerre de tranchée s'est intensifiée, les engins de mort se sont perfectionnés et les sapeurs vont connaître les difficultés et les dangers du travail exécuté sous le bombardement par minenwerfer et

torpilles. Comme on les suivait d'un œil attentif, ces « tuyaux de poêle » et ces « tonneaux de choucroute », qui, après un sillage régulier dans l'air, s'abattaient tout à coup verticalement pour tout écraser à leur point de chute et semer à l'entour la mort et l'épouvante. Ces bombardements intermittents devaient nous coûter une cinquantaine de blessés et huit tués ; ces huit avaient noms : **BOCCONE**, **CAYLUS**, **BEAUTHÈAC**, **BERNARD**, **MASCARO**, **DANE**, **FAGES**, **GOMILA**.
En plus de son travail normal, la Compagnie, pendant cette année de secteur en **Belgique**, participa à trois coups de mains :

Coup de mai du* 11 *juin. — Depuis quelque temps déjà, les Boches exécutaient des travaux de mine aux approches de notre petit poste de **la Grande-Dune**. La 19/2, de son côté, avait travaillé et réussi à pousser un fourneau au contact des travaux ennemis.
Le commandement décide de faire jouer ce fourneau et d'exécuter aussitôt une incursion dans les lignes allemandes. A cet effet, un détachement de volontaires formé des deux sergents **DARBES** et **ANGELI**, des caporaux **SIVIGNON** et **MOLINA**, et des trois sapeurs : **FRONTIER**, **CHRISTOFARO** et **DUMONT**, sous les ordres du Lieutenant **KUHN** doit précéder l'infanterie pour lui ouvrir le passage.
Ce groupe, formé d'hommes bien décidés, doit, en outre, emporter des explosifs pour détruire les organisations boches, abris de mitrailleuses, observatoires, etc. A 18 heures, notre fourneau joue et, dès l'explosion, les sapeurs s'élancent vers les tranchées allemandes et à l'aide des zouaves tuent ou capturent du Boche. Sans perdre de temps, vos vaillants aînés placent aux endroits favorables leurs caisses de cheddite amorcées, et s'apprêtent à rentrer dans nos lignes. Mais l'ennemi a du cran et contre-attaque en force. Nos braves n'hésitent pas. Ils tuent les prisonniers qui ne veulent plus être « Kamerad » et se retirent en bon ordre, face au Boche. Pas assez vite, cependant, puisque le malheureux **FRONTIER** est pulvérisé par l'explosion d'une de nos caisses de cheddite et que le lieutenant **KUHN** est tué à bout portant au cours d'un corps à corps acharné. Ces deux morts, certes, sont irréparables ; du moins, que leur souvenir soit impérissable à la 19/2.

Coup de main du* 15 *mars.— Un coup de main ayant été décidé sur les postes allemands de la Plage, cinq sapeurs choisis parmi les nombreux volontaires, sont désignés pour participer à cette action.
Ils sont commandés par le sergent **ARNOULD**, sous-officier d'un courage hors pair qui devait faire preuve au cours de la campagne des plus belles qualités militaires.
La mission que leur a confié l'officier commandant l'opération consiste à ouvrir un passage dans notre réseau de fil de fer. Cette opération est exécutée brillamment. Avant même que notre artillerie ait allongé son tir, les sapeurs sont sortis pour déposer dans les réseaux quatre charges concentrées d'explosifs. Grâce à cette initiative résolue, l'opération réussit pleinement, bien qu'elle ait été exécutée à 50 m. de l'ennemi. Tous revinrent indemnes et c'est à la satisfaction générale que le sergent **ARNOULD**, les sapeurs **BRUN**, **RONZETTI**, **GIPOULON** et **FILLIARD** furent récompensés par une citation élogieuse.

***Coup de main du* 4 *avril* 1915**. — Là, deux hommes seulement sont demandés pour aller en avant de nos lignes couper les réseaux susceptibles d'entraver notre progression. Le caporal **MOLINA**, dont les exploits ne devaient pas s'arrêter là, et le sapeur **BASTIDE**, tué glorieusement en 1917, virent leur mission couronnée de succès et également récompensée.

Après de multiples mutations parmi les officiers au départ de Belgique, le 19 avril 1916, la

Compagnie, toujours commandée par le capitaine **PERROND**, comptait dans ses rangs les lieutenants **LAFFONT**, **BAFFIÉ** et **HONORÉ**. Ce dernier devait rester quelque temps absent, ayant été blessé au cours du séjour de **Nieuport**.

VII. — VERDUN. — Première période. — La Cote 304. — Le Mort-Homme. — Fleury (1er juin 1916 – 21 août 1916).

La 19/2, en quittant la Belgique, reste quelque temps au repos, tant à Socx qu'à Le Crocq (Oise), et après diverses pérégrinations, arrive sur la rive gauche de la Meuse, au nord-ouest de Verdun.

Depuis le 21 février, date à laquelle le royal Kronprinz avait lancé ses hordes barbares à l'assaut de Verdun, toute cette région était un enfer de feux et de flammes. Tout ce que l'infernale culture germanique avait su enfanter de diabolique avait été mis en œuvre pour emporter Verdun qui, malgré tout, devait rester inviolée.

A l'arrivée de la Compagnie dans le secteur, la situation commençait à se stabiliser et, en dépit des assauts violents livrés par les Boches les 23 juin, 11 juillet, 1er août et 3 septembre, les troupes françaises surent, non seulement maintenir nos lignes, mais encore rendre le village de Fleury, dont la possession nous était indispensable pour pouvoir, dans l'avenir, libérer complètement la ville menacée.

La 19/2 arrive donc au bois de Bethelainville, le 1er juin 1916. En juillet seulement, la bataille se ralentira sur la rive gauche de la Meuse pour reprendre plus furieuse sur la rive droite. Aussi, les bombardements par obus de gros calibres sont-ils effroyables dans notre secteur.

Quelles vertus militaires ne fallut-il pas aux sapeurs pour travailler ainsi, sous le danger incessant. Quoi de plus terrible pour un homme que de besogner au même endroit, dans de pareils secteurs, avec la certitude qu'à ce même endroit, tôt ou tard, la mort viendra s'abattre sous forme d'un 150 ou d'un 210. Et puis, il y avait la boue. Cette boue verdunoise, qui ne s'en souvient ! Que de cris, d'imprécations et de jurons n'a-t-elle pas arrachés aux sublimes combattants qu'elle imprégnait jusqu'aux os, qu'elle rivait au sol, qu'elle happait parfois au bord d'un trou d'obus, les recouvrant pour toujours de son linceul affreux.
Nombreux, hélas ! furent ceux qui disparurent à tout jamais, sans qu'on connut leur fin et qui sont enlisés dans la boue de Verdun.

Bref, la 19/2 est chargée d'organiser un secteur particulièrement dangereux, le Ravin de la Hayette, situé entre la Côte 304 et le Mort-Homme. A cet effet un peloton stationne à la Côte 310 et l'autre à Montzeville. Du 1er juin au 3 juillet, les sapeurs construisent des tranchées et confectionnent les réseaux tant à la Cote 304 qu'au Mort-Homme.
Au cours de cette période, nous eûmes huit blessés. Au nombre des tués, le caporal **SOUCHIÈRES**, le sapeur **NICOL** et le lieutenant **BAFFIÉ**. Celui-ci fut tué le 13 juin, alors qu'en tête de sa section, il quittait Montzeville pour se rendre au Ravin de la Hayette.
Un obus de 77 vint éclater à ses pieds, le déchiquetant horriblement, sans le tuer sur le coup, cependant. Et c'est, hélas ! au milieu des plus atroces souffrances que mourut ce pauvre **BAFFIÉ**,

qui avait su si bien s'attirer l'estime de ses chefs, l'amitié de ses camarades et l'adoration de ses hommes.

La Compagnie descend au repos du 1er au 12 juillet, puis revient dans le même secteur et reprend ses travaux jusqu'au **25**, date à laquelle elle va à nouveau bénéficier d'un court repos. Pendant ce deuxième séjour, le caporal **MENDEZ** tombe au champ d'honneur et dix hommes sont blessés.

La rive droite. — Attaque de Fleury. — La 19/2 arrive à Verdun le 5 août. Le 9, elle cantonne à proximité des casernes Marceau et est chargée d'établir des parallèles de départ d'où surgira notre attaque sur Fleury.

Quelques mots sur la situation pour vous donner une idée de la grandeur de l'effort qui allait être demandé à la 38^{e} Division.

Au cours de la ruée allemande, deux forts de Verdun, ceux de Douaumont et de Vaux tombèrent aux mains de l'ennemi qui, appuyé à l'ouest, sur le bastion de la Côte du Poivre, cherchait à progresser sur la Côte de Froideterre et débouchant du village de Fleury, il voulait gagner le fort de Souville qu'il considérait comme la clef de Verdun.
A tout prix, il fallait l'empêcher de mettre ses projets à exécution. Pour cela, il fallait attaquer.
A la 38^{e} Division, revient l'honneur de reprendre Fleury.
Du 9 au 16 août, la Compagnie, au cours des travaux préparatoires, perd un sergent et neuf sapeurs blessés. Enfin, le 17 août, l'attaque française se déclenche.
La 2^{me} section de la Compagnie participe à l'opération avec le glorieux Régiment d'Infanterie coloniale du **Maroc**. Les sapeurs partent avec les vagues d'assaut. Ils doivent suivre la marche de l'infanterie et organiser ensuite le terrain conquis. Au cours de la progression, les sapeurs **PINQUIÉ**, **BESSODES** et **MANOT** tombent mortellement frappés. Les coloniaux ont des pertes sévères. Un capitaine en particulier, ayant eu ses agents de liaison mis hors de combat, demande un sapeur pour porter ses ordres à des éléments d'infanterie. Le sapeur **ICHÉ** se présente aussitôt ; il sait que le terrain où il va passer est battu sans arrêt par plusieurs mitrailleuses ; il va cependant là-bas, en avant, vers la mort qui le guette, sans regret aucun cependant, fier de donner sa vie pour le salut de tous ; et il arrive au terme de sa mission pour tomber mortellement frappé de trois balles. Sa fin si noble sera perpétuée par la citation suivante :

« Sapeur courageux et dévoué. Sur le front depuis 22 mois. Est tombé mortellement blessé, au cours « d'une attaque le 17 août 1916 en assurant la liaison avec la position conquise par la première « vague d'assaut. »

L'attaque progresse favorablement et bientôt Fleury est en notre pouvoir. Le sous-lieutenant **ZABORSKI**, qui commande la section, est blessé ! Qu'importe ! Assez de braves sont là pour commander et sous l'impulsion énergique des sergents **CESTRE** et **ARNOULD**, le terrain conquis est organisé rapidement malgré les contre-attaques incessantes de l'ennemi.
La conduite de la 2^{me} Section avait fait l'admiration de tous. Le Général **NIVELLE** lui donnait le témoignage officiel de la vaillance dont elle avait fait preuve en la citant à l'ordre de l'armée dans les termes suivants :

« Sous les ordres du Sous-Lieutenant **ZABORSKI** et de concert avec le régiment colonial du

« Maroc, a pris part à l'enlèvement, le 17 août 1916, dans un assaut magnifique, du village de « Fleury, a contribué à l'organisation de la défense de ce village où nos troupes se sont maintenues « malgré de nombreuses et puissantes contre-attaques de l'ennemi. »

La 19/2 est relevée le 21 août et, après s'être couverte de gloire, va, dans un petit village de la Meuse : Montplonne, goûter, jusqu'au 29 septembre, un repos si brillamment gagné.

VIII. — VERDUN. — Rive droite. — Deuxième période. — Victoire de Douaumont. — 1er octobre. — 3 novembre 1916.

La 19/2, remise au complet pendant son séjour à Montplonne, embarque à Longeville le 29 septembre et arrive, le 30, à Verdun, où elle cantonne au Faubourg Pavé.

La Compagnie est chargée de la construction de différents abris (P. C. de régiments, de bataillons, postes de secours, etc.) dans le secteur Marguerite. Le 11 octobre, afin de diminuer la fatigue imposée aux hommes par le trajet de huit kilomètres qui sépare les emplacements des travaux du Faubourg Pavé, la 19/2 monte en ligne et s'installe dans des abris de fortune à proximité des chantiers.

Ce n'est un mystère pour personne que l'on veut dégager Verdun complètement et, à cet effet, attaquer le plus tôt possible, car l'hiver est proche. Aussi les sapeurs sont-ils harassés, surmenés par l'effort qu'ils doivent produire. Mais aucun ne se plaint, car tous savent que l'achèvement rapide des travaux dépend la date où l'on chassera le Boche de ses positions qu'il croit inexpugnables.
Au cours de cette période préparatoire d'attaque qui s'étend du 1er au 21 octobre, nos pertes sont minimes. Le sapeur **DUFOUR** est tué et trois sapeurs seulement sont blessés.

Prise du Fort de Douaumont (24 octobre 1916).

Le 21 octobre, la Compagnie redescend au Faubourg Pavé pour prendre quelques heures de repos avant d'être engagés dans cette inoubliable opération qui nous rendit maître du fort de Douaumont.
Douaumont ! Qui ne se souvient de l'enthousiasme que déchaîna dans le monde entier l'annonce de ce fait prodigieux : « Douaumont est repris ! »
Douaumont, dont les Allemands avaient proclamé bien haut la valeur tactique incomparable !
Douaumont qu'ils avaient appelé : « La pierre angulaire de Verdun ! »
Douaumont qui commandait les deux rives de la Meuse !
Douaumont l'imprenable, enfin, qui allait être emportée par la 38^{e} Division !

La 19/2 pour sa part devait s'illustrer à tout jamais au cours de cette opération. Trois divisions devaient attaquer sur le front Carrières Haudremont, Fond de la Horgne (face au fort de Vaux). La 38^{me} Division s'étend depuis les carrières d'Haudremont jusqu'au fort de Douaumont, dont la prise incombe au régiment d'Infanterie coloniale du Maroc.
La Compagnie est adjointe à ce glorieux régiment et sa mission consistant à détruire les ouvrages

défensifs importants et à nettoyer et à organiser le fort, les sapeurs sont répartis par groupes dans les unités du bataillon **NICOLAY**.
Le **23**, vers 20 heures, les hommes ont gagné leurs emplacements de départ. Le 24, à 11 heures 40, l'attaque se déclenche sous le bruit infernal de cinq ou six cents pièces d'artillerie qui tonnent à la fois.
L'on se sent soutenu par l'artillerie et l'on va de bon cœur, bien que le terrain bouleversé entrave considérablement notre marche. Un brouillard épais nous sert en nous dissimulant aux vues ennemies mais nous gêne en même temps, car il nous oblige à marcher à la boussole.
Les premiers objectifs sont atteints rapidement, puis l'on repart vers le fort. Décidément, la brume fait des siennes et bientôt les sapeurs sont isolés des groupes d'infanterie auxquels ils étaient adjoints.
En particulier, les équipes affectées à la Compagnie de gauche du bataillon d'attaque accompliront leur mission sans le secours des coloniaux, sous la direction de l'adjudant **DARBES**, du sergent **FERRE** et des caporaux **RONZETTE** et **POSTUGO**.
Grâce à ces circonstances, les sapeurs vont accomplir des faits d'armes qui passeront à la postérité. Jeunes sapeurs, vous lirez plus loin les exploits du sapeur **YGON** et du maître-ouvrier **DUMONT**, les deux héros de la journée.
De son côté, l'adjudant **BARBÈS**, aidé du sapeur **BERNARD**, pénètre dans le coffre Nord-Ouest du fort et s'empare de deux mitrailleuses prêtes à fonctionner.
L'équipe du sergent **FERRÉ** reconnaît le coffre Nord-Est et, sans perdre de temps, prépare l'emplacement de trois mitrailleuses sur le chemin couvert.
Les équipes affectées à la Compagnie de droite étaient groupées sous le commandement du Lieutenant **BEN-AROUS**. Dès leur arrivée au fort, elles amorcent des tranchées sur la superstructure bouleversée. Travail terrible, car l'ennemi réagit avec son artillerie. Les obus tombent sans arrêt sur les travailleurs et nos pertes sont sanglantes. Le sous-lieutenant **BEN-AROUS** tombe grièvement blessé. Après lui, le commandement du groupe changera cinq fois de mains. Le sergent **BERTRAND**, le caporal **GALTIER**, le maître-ouvrier **DANEZ** et le sapeur **BRUNAS** tombent pour toujours ; trente sapeurs sont blessés sur le fort reconquis. Pertes effroyables ! Qu'importe ! Les survivants sont heureux, ils ont repris **Douaumont**.
Déjà, au cours de la progression, nous avions eu six blessés et le caporal **SEIGNOLLES**, le maître-ouvrier **DUPUY** et le sapeur **TURDJMAN** étaient morts au champ d'honneur.
A 16 heures, le fort était entièrement en notre pouvoir. L'attaque, du reste, avait réussi sur tout le front et le Général **NIVELLE** pouvait, au soir du 24 octobre, lancer ce saisissant bulletin de victoire :

« Officiers, Sous-Officiers et Soldats du groupement **MANGIN**,
« En quelques heures d'un assaut magnifique, vous avez enlevé d'un seul coup, à votre puissant « ennemi, le terrain hérissé d'obstacles et de forteresses du nord-est de Verdun, qu'il avait mis huit « mois à arracher par lambeaux au prix d'efforts acharnés et de sacrifices considérables.
« Vous avez ajouté de nouvelles et éclatantes victoires à celles qui couvrent les drapeaux de l'Armée « de **Verdun**. Au nom de cette armée, je vous remercie.
« Vous avez bien mérité de la Patrie. »

Du 25 octobre au 2 novembre, la Compagnie séjourne au fort pour continuer l'exécution des travaux de défense et d'organisation. Vous dire alors les souffrances supportées pendant ces immortelles journées par vos aînés, est impossible.

Pendez aux fatigues qu'ils avaient éprouvées, à la somme de travail qu'ils avaient fourni, aux privations qu'ils durent subir, le ravitaillement ne se faisant pas ou peu, et vous aurez une idée approchante des réelles qualités militaires que possèdent ces hommes amaigris et décolorés qui descendaient de Douaumont à l'aurore du 3 novembre.
Ces fantômes venaient d'écrire une page de gloire impérissable. La 19/2, en récompense de sa conduite admirable, fut citée à l'ordre de la 2^{e} Armée dans les termes suivants :

« La Compagnie 19/2 du Génie, sous le commandement du capitaine **PERROUD**, a fourni pendant « une période de 20 jours, de gros efforts pour préparer une attaque dans un secteur particulièrement « bombardé. A pris part à cette attaque, suivant les vagues d'assaut qui s'emparaient dans un élan « irrésistible du fort de Douaumont ; a pris part avec la même bravoure à la prise de cet ouvrage, « nettoyé et organisé la position permettant ainsi de conserver une brillante conquête. »

Les deux braves dont je vous ai parlé plus haut, furent nommés chevaliers de la Légion d'Honneur, suprême distinction pour un soldat.
Voici le texte de leurs citations :

DUMONT Paul, m.-o. :

« A pris, de sa propre initiative, le commandement de quatre soldats coloniaux ; à leur tête, a « pénétré, le premier, dans **le fort de Douaumont**, y a capturé 4 officiers et 24 hommes. »

YGON Jean, s.-m. :

« Sapeur d'une audace et d'un courage remarquables. Aidé d'un seul homme, a pénétré dans un « coffre de contrescarpe, y a capturé 20 Allemands, 2 canons et 3 mitrailleuses prêtes à « fonctionner. »

L'adjudant DARBES se voit conférer la médaille militaire avec la magnifique citation suivante :

« Excellent sous-officier, ayant un mépris absolu du danger : A remarquablement conduit son « groupe pendant l'attaque du **24 octobre 1916**, au cours de « laquelle il s'est emparé de 3 « mitrailleuses. »

Un autre brave reçut également la médaille militaire :
ARNOULD Raymond, sergent :

« Excellent sous-officier. Au front depuis le début de la campagne ; a toujours donné l'exemple du « courage, du sang-froid et du dévouement. Déjà 3 fois cité à l'Ordre. Blessé grièvement lors de « l'attaque du 24 octobre 1916, ne s'est laissé évacuer qu'après avoir rendu compte du complet « achèvement de sa mission. »

Le sergent CESTRE était cité à l'ordre de la 2^{e} Armée :

« Blessé lors de l'attaque du 24 octobre 1916, a continué à diriger avec le plus grand courage et « sous un violent bombardement, les travaux de ses hommes sans rien leur laisser paraître de sa

« blessure. »

En outre, de nombreuses citations vinrent récompenser les sapeurs qui avaient fait l'admiration de tous par leur entrain, leur bravoure audacieuse et leur esprit d'initiative.

IX. — VERDUN. — Rive droite. — Troisième période. — Victoire de Louvemont (28 novembre – 21 décembre 1916).

La Compagnie devait revenir une dernière fois dans le secteur effroyable de Verdun. Les opérations d'octobre avaient dégagé la ville ; mais il fallut encore élargir le cercle d'investissement autour des forts. Ce devait être là le but de l'opération du 15 décembre.
Le 28 novembre, la 19/2 quittait Montplonne, où elle était au repos depuis le 3 et arrivait le même jour à Verdun. Le 29, elle se rend au ravin des Carrières, où elle cantonne dans des abris de fortune. Une tôle ondulée, quelques rondins et pierres, voilà comment on vivait sous la menace continuelle des obus de gros calibre.
Du 30 novembre au 12 décembre, la Compagnie aménage des pistes et travaille à la construction d'abris dans le secteur d'attaque de la Division.
Le 12 décembre, elle part au repos à Verdun, pour revenir le 14 décembre, prendre ses positions de combat. L'attaque doit se déclencher le 15 au matin.
La 19/2 est mise, à cet effet, à la disposition de la 4^{e} Brigade du Maroc. Elle est répartie de la façon suivante : Une section sous le commandement du sergent **FERRÉ**, est divisée en 4 groupes accompagnant les détachements chargés d'aller en avant des objectifs assignés à la Brigade, détruire les batteries ennemies.
Deux sections sont à la disposition de chacun des régiments pour établir les communications entre les anciennes et les nouvelles positions. Enfin, la 4^{e} section est chargée de réfectionner la route qui va de Bras à Douaumont.
La chance devait nous sourire et nos pertes furent légères. La première section accomplissait brillamment sa mission détruisant les canons ennemis à coups de grenades et de pétards. Cinq sapeurs furent blessés au cours de cette opération. **CARDAILHAC** disparaissait à tout jamais. Les trois autres sections exécutaient leurs travaux du 15 au 20 décembre, sous des réactions intenses d'artillerie ennemie, en particulier au fond d'Heurias et au ravin du Prêtre, où tombèrent dru les 150, voire même les 210. Mais la veine, cette fois, était avec nous et nous n'eûmes à déplorer que la mort des deux sapeurs : **JOUANÈS** et **MALLEAU**. Cinq autres furent blessés.
Le **20 décembre**, la Compagnie était relevée et transportée au village d'Hévilliers, dans la Meuse.

X. — HIVER DE 1916 à 1917. — L'AISNE. (19 février – 31 juillet 1917).

La Compagnie cantonne à Hévilliers, du 23 décembre au 16 janvier. Remise au complet et reposée, elle suit la Division dans son mouvement par voie de terre, ce qui nous portera à Saint-Ouen-sur-Morin.

Historique de la C^{ie} 19/2 du 2^{e} Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2011

L'offensive du Chemin-des-Dames flotte déjà dans l'air et en vue des travaux futurs que la Compagnie aura à effectuer, les sapeurs sont entraînés à la construction de ponceaux et de passerelles.
Le 16 février, la 19/2, mise à la disposition de la 15^{e} D. I. C., se porte sur Fismes. Dès son arrivée en secteur, elle est divisée en deux pelotons de travailleurs.
Le premier est destiné à effectuer des travaux dans le secteur offensif de la 10^{e} D. I. C., et cantonne aux Creutes de la Somme, au nord-ouest de Vassogne.
Le 2^{e} peloton exécutera les mêmes travaux dans le secteur de la 15^{e} D. I. C. et ira cantonner aux Creutes Marocaines (nord de Moulins). En somme, travail idéal après l'enfer de Verdun. Jamais encore nous n'avions vu secteur si calme et l'on connut enfin, sans aucun risque, le bonheur de se promener à découvert à proximité des lignes.
Notre séjour devait être très court et après avoir creusé quelques boyaux, amélioré quelques abris, la Compagnie était mise le 8 mars, à la disposition de la VI^{e} A., pour l'aménagement de l'hôpital Saint-Gilles.
La 19/2 construisit une grande partie de cette formation sanitaire jusqu'au 10 avril, date à laquelle elle est acheminée vers le Chemin-des-Dames, où elle va retrouver la 38^{e} D. I.

Attaque du Chemin des Dames (16 au 29 avril 1917).

Le 16 avril 1917 devait se déclencher l'offensive du Chemin des Dames. L'enthousiasme, parmi les troupes françaises était général. L'on se croyait revenu aux premiers jours de la guerre et si l'on ne criait pas : « A Berlin ! » tous du moins avaient hâte d'être à l'heure tant attendue pour pouvoir tuer du Boche et chasser l'ennemi le plus loin possible. Malheureusement ces espoirs si beaux ne devaient pas se réaliser.

La Division n'étant pas engagée dès le début de la bataille, la 19/2 fut mise à la disposition du Colonel Commandant le Génie du 2^{e} Corps d'armée coloniale.
Notre mission consistait à créer une piste pour l'artillerie allant du Chemin des Dames vers la ferme des Bovettes (nord-est de Cerny-en-Laonnois).
Conformément aux ordres reçus, la Compagnie fut mise en chantier une heure après le départ de l'attaque. Malheureusement, celle-ci piétinait pour être bientôt enrayée complètement.
La rage au cœur, les sapeurs exécutent quand même ce qui leur est demandé, coupant les réseaux en rampant sur le sol, ne s'arrêtant dans leur travail qu'à quelques mètres seulement des mitrailleuses ennemies, avec l'espoir que bientôt le Boche lâcherait pied et que leur travail à eux, sapeurs, ne serait pas inutile.
Aussi dans ces conditions, nos pertes furent-elles sévères. Le sergent **MAURIER**, les sapeurs **MENOU**, **ARNAUDIES** et **DOMERGUE**, furent tués ou mortellement blessés. Le sous-lieutenant **LAFFONT** était blessé et 26 hommes également.
Le 17 avril, dans notre secteur, l'attaque avait définitivement échoué et la Compagnie recevait l'ordre de se porter aux Creutes de Paissy, puis à celles de Champagne.
Du 19 au 29 avril, la 19/2, dans un nouveau secteur, creuse des boyaux reliant les anciennes lignes aux positions conquises. Au cours de cette période, le sapeur **DORIO** est tué et six sont blessés.

Archétramil

L'Aisne. — Entretien des ponts. — Travaux divers.
(**29 avril au 31 juillet 1917**.)

Le 30 avril, la Compagnie vient occuper les Creutes de l'Yser. Elle est chargée de l'entretien des ponts existants sur l'Aisne depuis Bourg et Comin jusqu'à Maisy, tandis que la Compagnie 19/52 réfectionne la route de Jumigny à Vassogne.
Nous alternons toutes les semaines entre les deux Compagnies pour assurer l'exécution de ces différents travaux.
Seul, le séjour sur la route précitée présentait un réel danger. Ce chemin était le seul où pouvaient circuler les voitures de ravitaillement, aussi les artilleurs allemands s'en donnaient à cœur joie, en particulier la nuit : le « marmitage » n'arrêtait pas.
Dans le jour, leurs tirs étaient assez réguliers et c'est ce qui explique que, travaillant journellement sur une route violemment bombardée, nous n'eûmes qu'un blessé, du 30 avril au 1er juillet.
Du 1er au 24 juillet, la Compagnie, relevée de son secteur, est mise au repos dans divers cantonnements et le 24 juillet elle partait de Romény pour Celles-sur-Aisne.
Là, elle est mise à la disposition du Génie de la VI^{e} Armée qui nous charge de la construction de différents postes d'observation au Nord et au Nord-Est de Celles.
Pendant très peu de temps, du reste, puisque le 1er août nous sommes remis à la disposition de la 38^{e} D. I., et dirigés sur Sceaucourt (Oise).
En juillet, le capitaine **PERROUD** avait quitté la Compagnie, aux regrets unanimes de tous ceux qui avaient servi sous ses ordres et le commandement de la 19/2 était exercé par le Lieutenant **PEYROT**, nouvellement arrivé.
Les sous-lieutenants **BEN-AROUS**, **WALTER** et **DARBÈS** (promus récemment) constituaient le cadre des officiers.

XI. — L'AISNE. — Victoire de la Malmaison.
(**27 août – 30 octobre 1917**).

Après avoir profité d'un long repos, la Compagnie arrive à Vailly-sur-Aisne, le 26 août. On cause déjà d'une attaque qui doit nous rendre maîtres du Chemin des Dames, et à voix basse, l'on parle pour la 38^{e} Division du fort de la Malmaison.
C'est en prévision de ces opérations que la 19/2 va effectuer de gros travaux du 27 août au 22 octobre. Elle construit d'abord de nombreux abris légers à l'arrière, puis vient travailler au contact immédiat des premières lignes, dans le secteur situé face au fort de la Malmaison. Elle crée des abris pour hommes, des P. C., P. S., et dispose de la voie de 0 m. 60. Au cours de ces travaux préliminaires, nous avons six blessés et le sapeur **FLEURY** Gilbert meurt au champ d'honneur.

Attaque de la Malmaison. — Le 23 octobre 1917, doit se déclencher l'attaque qui nous assurera la possession du Chemin des Dames en portant nos nouvelles lignes aux bords de l'Ailette.
Le 4^{me} Régiment de Zouaves a pour sa part la noble mission d'emporter le fort de la Malmaison. Comme à Douaumont, la Compagnie est chargée du nettoyage et de l'organisation du fort et, à cet effet, le deuxième peloton est adjoint au bataillon **GIRAUD**.
Les sapeurs sont divisés en trois groupes répartis dans les trois compagnies de zouaves. L'un sous le

commandement de l'adjudant **FERRE** doit contourner le fort par la droite. Les deux autres, avec les sergents **CHRISTOFARE** et **CANDAU** doivent explorer la face Ouest.
L'autre peloton de la Compagnie est chargé de relier nos positions de départ au terrain conquis.
Le 22 octobre, à 18 heures, la Compagnie quitte Vailly et le 23, à 1 heure, mon peloton vient, en compagnie des zouaves, prendre place dans les parallèles de départ, face au fort. Je suis sûr de mes hommes, bien qu'ils soient répartis sur le front du bataillon d'attaque. Ils ont sur le visage une expression résolue qui dénote leur enthousiasme et leur foi dans la victoire toute proche. Et cependant, Dieu sait par quelles épreuves nous devions passer pendant cette terrible nuit du 22 au 23 octobre. Ceux qui ont vécu ces heures d'attente se rappelleront longtemps ce qu'elle furent dures à vivre ! Le front d'attaque du bataillon était très restreint et nous étions coude à coude. Eh bien, pendant quatre heures, vos aînés vécurent sous un véritable déluge de torpilles et d'obus, ne sourcillant pas, se secouant simplement quand l'éclatement trop proche d'une « marmite » les avait couverts de terre.
Aussi, est-ce avec un soulagement bien compréhensible qu'à 5 heures 15, ils gravirent le parapet pour se porter en avant.
Il fait encore nuit et seuls les obus incendiaires qui tombent sur le fort nous montrent le chemin.
Bientôt, nous arrivons au but et quelques Boches qui se défendent encore dans les casemates à demi effondrées par nos 400, sont réduits au silence. Les groupes de sapeurs ont exécuté ponctuellement leur mission, aux endroits désignés. Les galeries souterraines, les poudrières, les casemates qui tiennent encore sont visitées rapidement et deux heures après la prise du fort, il m'est permis de déclarer qu'aucun dispositif de mine ne semble avoir été préparé par les Boches.
Mais ce n'est pas tout et le travail des sapeurs commence seulement. Jusqu'au **29 octobre**, mes hommes, sans souci de la fatigue qui leur est imposée, travaillent sans relâche à l'organisation du fort, à la grande satisfaction de l'infanterie.
Les pertes de ce peloton furent assez fortes. Les sapeurs **BASTIDE** et **FERRAND** furent tués au départ en escaladant le parapet, et 19 gradés ou sapeurs furent blessés.
Le 1^er peloton, de son côté, s'était mis résolument au travail, et les communications avec les positions reconquises furent rapidement établies sous l'énergique impulsion du sous-lieutenant **DARBÈS**. Au cours de ce travail, deux hommes furent blessés.

La Compagnie est relevée le 30 octobre et mise au repos. Toutefois, avant de revenir à Vailly, un certain nombre de récompenses furent décernées sur le champ de bataille et, en particulier, l'adjudant **FERRE** se voyait conférer la médaille militaire sur le théâtre de ses exploits avec cette belle citation :

« Chef de section d'un courage et d'un sang-froid au-dessus de tout éloge, parti avec les vagues « d'assaut, au cours des combats d'**octobre 1917**, s'est acquitté parfaitement de la mission délicate et « périlleuse qui lui était confiée ; a organisé par ses propres moyens une position importante et a « capturé neuf prisonniers. »

XII. — LA CHAMPAGNE. — Remise de la Fourragère. (15 novembre 1917 – 24 mars 1918).

Après divers déplacements, la Compagnie stationne au repos dans la Marne tant à Plivot qu'à

Vertus.

Le 15 novembre, elle recevait devant la Division rassemblée au camp d'aviation de Villeneuve, la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre.
Le Général **PÉTAIN** accrochait lui-même au fanion de la 19/2 le glorieux emblème qui devait consacrer pour la postérité la valeur militaire de cette unité.

La deuxième citation était octroyée à l'ordre de la VI^{e} Armée par le Général **MAISTRE**. En voici le texte :
« Compagnie d'élite dont les sapeurs font l'admiration de leurs camarades de l'infanterie ; sous le « commandement du lieutenant **PEYROT**, s'est dépensée sans compter pour la préparation de « l'attaque du 23 octobre 1917, a marché au cours de celle-ci avec les premières lignes de « l'infanterie, chargées d'enlever le fort de la Malmaison, les a aidées à nettoyer et à organiser le « terrain arraché à la garde prussienne. »

Tout l'hiver, la Division va être employée à l'organisation des deuxièmes positions en Champagne. A cet effet, la 19/2 ayant la direction technique des travaux, stationnera tant à Moumelon qu'à Montbre (sud de Reims).

C'est de ce dernier village qu'elle devait partir pour l'Oise où la bataille décisive de la guerre allait se livrer.

XIII. — L'OISE. — Victoire d'Orvillers-Sorels. (27 mars – 10 avril 1918).

Le 21 mars, se déclenche, sur le secteur tenu par les troupes britanniques, cette offensive formidable préparée minutieusement par l'armée allemande.

Depuis longtemps déjà, le monde entier attendait anxieusement le développement de cette opération dont le succès eut consacré le triomphe de la force contre le droit, du Boche contre le monde civilisé tout entier.

Après un succès initial qui porte l'ennemi en direction de Bapaume et de Ham, la bataille subit des fluctuations diverses et son axe se déplace vers l'ouest, mais déjà les troupes françaises sont intervenues et maintiennent l'ennemi sur l'Oise.

Le 27 mars, le front des armées alliées passe à l'ouest de Bray-sur-Somme, par Rozières-en-Santerre, coupe l'Avre entre Montdidier et Roye, et se dirige en empruntant les coteaux au nord de Lassigny vers les hauteurs au sud-est de Noyon.

C'est le **27** au soir que la 38^{e} Division, à peine débarquée des camions, entre dans la bataille. L'ordre du jour de son chef est assez éloquent dans sa simplicité pour rappeler la grandeur du rôle qui allait nous incomber.

Historique de la C^{ie} 19/2 du 2^{e} Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2011

Ordre général N° 202.

« Les Allemands ont rompu les lignes anglaises entre Somme et Oise. Vieillards, femmes, enfants
« affolés s'enfuient devant les modernes barbares.
« la mission de la 38^{e} Division est d'arrêter le Boche, l'ennemi abhorré, sans foi et sans scrupules.
« Trois fois, dans les circonstances les plus graves, la France a déjà eu recours à la valeur de la plus
« belle division : la 38^{e}.
« Trois fois, celle-ci a répondu par les victoires de Douaumont, Louvemont-les-Chambrettes, la
« Malmaison.
« Cette fois encore, la Victoire répondra à nos efforts et la France sera sauvée.
« En avant pour la Patrie !
« Vive la 38^{e} Division !
« Mort aux Boches !

Cette mission si noble, mais si difficile, la 38^{e} Division sut la remplir jusqu'au bout au prix des plus durs sacrifices.
Après trois jours de combats opiniâtres, du 27 au 29 mars, au cours desquels la Division, non seulement maintient ses positions, mais gagne du terrain, la bataille se ranime depuis Moreuil jusqu'à Lassigny.
L'ennemi cherche à tout prix à s'ouvrir les routes du Sud « Nach Paris ! » Il lance division sur division. La 38^{e} tient bon, et Orvillers, Plessis-de-Roye, Le Plémont sont le théâtre de combats épiques.
Le 31 mars, l'ennemi, maintenu, est à bout de souffle ; il ne passera plus.

L'histoire de la 19/2 au cours de cette période historique est entièrement liée à celle l'infanterie divisionnaire et touche tout simplement au sublime. Là, peut-être, la 19/2 a accompli ses plus belles prouesses guerrières, fait preuve du plus pur héroïsme en se sacrifiant comme le lui avaient demandé ses chefs, pour le salut de la Patrie.

La journée du 30 mars 1918, en particulier, restera pour moi qui ai vécu beaucoup d'heures de guerre avec la 19/2, celle où le sapeur a donné le maximum de sa valeur. Qu'ils furent grands les **FERRE**, les **BEN-ABENTE**, les **GERBAULT**, les **TERRASSE**, les **COLMAR**, au milieu de la mêlée, transfigurés par la joie de lutter enfin à découvert avec le Boche.

Transportée depuis le **26** mars, par camions-autos, la 19/2 arrive le 27 au village d'Orvillers-Sorel. Je me rappellerai longtemps cette randonnée qui dura vingt-quatre heures ! Vingt-quatre heures mortelles, pendant lesquelles les hommes, tassés à l'étroit dans les camions et transis de froid, dormant mal, mangeant peu ou pas, n'étaient soutenus que par l'intime conviction qu'ils étaient attendus sur le champ de bataille pour une œuvre immense de salut : barrer à tout jamais la route de Paris à l'envahisseur.
Dans la nuit du 27 au 28 mars, la Compagnie, alertée, se porte au château de Sorel où elle reste quelques heures. L'on ne dort que d'un œil, car la situation n'est pas très claire. La Division n'a pas trouvé de troupes à relever, il va lui falloir prendre le contact avec les avant-gardes ennemies. Elle le fera à la française, en attaquant et, à cet effet, le 28, deux sections de la Compagnie sont jointes à deux bataillons d'infanterie.
Ce même jour, dès 4 heures du matin, la Compagnie commence à établir une tranchée partant du

Ancestramil

bois des Épinettes, passant à la Cote 110, pour aller rejoindre la Cote 81, sur la route nationale de Paris à Lille. La 19/2 est employée sans interruption à ce travail jusqu'au 30 mars au matin, date à laquelle elle avait réussi à établir, malgré la fatigue, 500 mètres de tranchée occupables. En outre, nous avions reçu pour mission, faute d'effectifs suffisants d'infanterie, d'assurer la garde de cette tranchée.
Le 30 mars au matin, l'ennemi qui a amené des troupes fraîches, attaque en masse. De notre tranchée où deux sections de la Compagnie sont déployées, le capitaine PEYROT suit attentivement le combat. Grâce au nombre, les Boches ont raison de la vaillance de notre infanterie qui est obligée de reculer.
Difficilement, les sapeurs ouvrent le feu sur l'ennemi. Bientôt ce ne sera plus possible, car nous sommes submergés à la fois par zouaves et tirailleurs, et par l'ennemi et contraints à un repli. C'est à ce moment que notre capitaine tombera grièvement atteint de deux balles. Les sapeurs, la rage au cœur, reculent, mais ce ne sera que pied à pied et quelques cent mètres plus loin, à la sortie sud du bois des Épinettes, dans un pré, les sapeurs seront ralliés derrière chaque chef de section. Je verrai toujours notre chef du moment, le lieutenant **VAUDIAU**, dresser sa haute taille au milieu de ce pré verdoyant et s'écrier : « Chacun derrière son chef de section ! » Et ce que je verrai toujours, c'est l'admirable discipline dont tous firent preuve à ce moment, exécutant immédiatement l'ordre donné sans souci du Boche qui était à quelques mètres et sans souci également des balles qui arrivaient de toutes part.
Puis, l'espace de quelques secondes, et nous sommes tous déployés en tirailleurs, pour nous porter à quelques mètres en avant sur la lisière nord d'un petit bois situé au nord-ouest d'Orvillers.
Et alors, nous nous apprêtâmes, n'ayant plus que des Boches devant nous, à vendre chèrement notre vie. A ce moment, nous luttions pêle-mêle avec zouaves et tirailleurs et ce, après le commandement du capitaine **ROUSSEAU** du 8^{e} tirailleurs qui, à cette phase du combat, s'écria :

« C'est bien, les sapeurs ! »

Eh oui ! C'était bien, c'était même grand, car la tenue des sapeurs, à ce moment précis de la bataille, semble avoir été un facteur important pour arrêter l'ennemi qui, sous les feux nourris de nos mousquetons, ne put aller plus avant. En outre, les zouaves, grâce à notre attitude résolue, reprirent haleine et peu-être confiance en voyant leurs camarades du Génie se sacrifier pour la cause commune.
La situation tactique ayant à nouveau exigé un repli jusqu'à la lisière sud du petit bois précité, les sapeurs vinrent en bon ordre se porter dans le chemin creux situé à l'est du bois et s'étendirent, concurremment avec les sapeurs de la 19/52, jusqu'au chemin d'Orvillers à Rollot, face en direction générale au bois de Ronance.
C'est à ce moment que le lieutenant **VAUDIAU** fut blessé et que le commandement de la Compagnie changeait à nouveau pour échoir à moi-même.
Les hommes placés dans le chemin creux tinrent les lignes sans le secours de l'infanterie, détachant en avant des postes de surveillance.
Le 30 mars, dans la nuit, tout comme l'infanterie, la Compagnie eut à organiser une partie du village d'Orvillers et à assurer, en cas d'attaque de l'ennemi, la défense de ce secteur.
Mais, comme vous l'avez vu plus haut, cette journée du 30 mars devait marquer, pour le Boche, l'arrêt inéluctable de sa marche sur Paris. Aussi, à dater de ce jour, nous ne subirons plus que le « marmitage » des 150 et 210, les Boches, fatigués, n'attaqueront plus la 38^{e}.

Du 31 mars au 2 avril, la 19/2 aura, en avant d'Orvillers, une section en ligne. Le 31, cette section contre-attaquera avec les zouaves et les jours suivants, elle sera chargée d'assurer le ravitaillement

en munitions et le nettoyage du champ de bataille.
Enfin, dans la nuit du 2 au 3 avril, la 19/2 est relevée.

Au cours de ces inoubliables journées, 18 officiers gradés ou sapeurs avaient été blessés. Un seul sapeur valide avait été fait prisonnier alors qu'il était resté pour panser son adjudant blessé. Encore devait-il s'évader quelques jours après et regagner les lignes françaises. Ce brave avait nom **ROBBIN**, médaillé militaire pour sa brillante conduite. Malheureusement, nous dûmes abandonner aux Boches les corps de l'adjudant **FERRE**, des sapeurs **LOUSNEAU** et **FLEURY**, tous trois mortellement blessés. En outre, les sapeurs **ARNAULD**, **WUNSCHEL**, **LUCAS** et **COLMAR** étaient tombés pour toujours, ainsi que le sergent **BEN-ABENTE**, cité à l'ordre de la 3^{e} Armée en ces termes :

« Est tombé glorieusement à la tête de sa demi-section sur une position qu'il fallait tenir à tout prix, donnant ainsi un merveilleux exemple de devoir et d'abnégation. »

Les actes d'héroïsme individuels de ces journées abondent. J'en prends quelques-uns au hasard, résumés suffisamment dans les citations suivantes :

ARNOULD, sergent :

« Au cours du combat du **30 mars 1918**, s'est porté volontairement au delà de nos lignes pour « retrouver le corps de son adjudant très grièvement blessé. »

BEDEL, sapeur :

« Sapeur courageux et résolu. Au cours des combats de **mars 1918**, a fait l'admiration de ses « camarades de l'infanterie, faisant vaillamment le coup de feu sur l'ennemi, malgré les rafales de « mitrailleuses. S'est présenté comme volontaire pour ravitailler les lignes de tirailleurs. »

GERBAULT, sapeur :

« Sapeur d'élite, d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Au cours des combats opiniâtres « contre un ennemi supérieur en nombre, a été pour ses camarades, un exemple de bravoure et « d'énergie. Très grièvement blessé, a réussi, malgré de vives souffrances à rejoindre nos lignes. »

LAPIOS, sapeur :

« Au cours des dernières opérations, ayant égaré son unité, a rejoint une Compagnie de première « ligne, s'est mis à sa disposition, y a fait le coup de feu et s'y est merveilleusement comporté. »

COLMAR Frédéric :

« Excellent sapeur, modèle du devoir. Le … mars 1918, a trouvé une mort glorieuse en restant au « poste de guetteur qui lui était assigné, malgré un violent bombardement par obus de gros « calibre. »

Ancestrami

Je m'arrête là, dans cette énumération, car, pour être juste, il faudrait citer presque tous ceux qui participèrent à l'affaire, tellement les sapeurs montrèrent de bravoure infatigable dans la bataille.

Ils furent, du reste, récompensés en bloc en la personne de leurs deux premiers chefs, le capitaine **PEYROT** et le lieutenant **VAUDIAU** qui, blessés, furent tous deux nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

La Compagnie, relevée des premières lignes le 3 avril, travaille pendant six jours encore, sous le feu, jusqu'au moment où, réellement exténuée de fatigue, elle fut embarquée en camions-autos, à destination de Mutigny (nord-est d'Épernay) pour y être mise au repos.

XIV. — L'OISE (8 mai – 14 juillet 1918).

La Compagnie, après quelques jours de repos, pendant lesquels elle est recomplétée, arrive le **7** mai, à Tracy-le-Mont. Elle est, à ce moment, commandée par le lieutenant **JACQUIER** nouvellement arrivé. Les officiers sont : le lieutenant **GRANDJEAN**, remplaçant le lieutenant **VAUDIAU**, le sous-lieutenant **DARBÈS** et moi-même.

Dans la nuit du 8 au 9 mai, la 19/2 se porte aux Creutes Billard, situées dans le bois de la montagne (sud-est de Carlepont). Elle y séjournera du 9 au 29 mai. Nous sommes chargés de l'organisation des deuxièmes lignes à la lisière nord du bois de Carlepont et de la ligne de couverture d'artillerie placée à l'intérieur du même bois.
En outre, deux équipes de mariniers sont adjointes aux unités d'infanterie de première ligne pour assurer le passage sur l'Oise des différentes patrouilles.

Attaque du 30 mai 1918. — Dès le 27 mai, l'ennemi s'était lancé à nouveau à l'attaque des lignes françaises et le 30, il cherchera à enfoncer la 38^e^ Division. Ses efforts seront vains et il n'obtiendra qu'un léger gain de terrain dont l'abandon avait été, d'ores et déjà, consenti par nous.

Depuis quelques jours, la Compagnie était alertée au même titre que l'infanterie et le 30, à 3 heures du matin, elle occupait ses emplacements de combat. Un peloton, sous les ordres du lieutenant **GRANDJEAN**, était déployée sur la ligne de couverture d'artillerie et l'autre peloton avec le sous-lieutenant **DARBÈS** assurait la garde des sections de mitrailleuses aux environs du carrefour des Cloyes, sur la même position.
Cette ligne, bien connue de l'ennemi, fut soumise à un bombardement intense par obus asphyxiants et 12 sapeurs furent intoxiqués ; le sapeur **BAUDILLON** fut mortellement blessé.

La Compagnie ne se trouve pas directement engagée dans le combat, les Boches n'étant pas parvenus jusqu'à elle, en raison de leur échec. Aussi, sans perdre de temps, pendant les journées du 31 mai, des 1^er^ et 2 juin, la 19/2 organise défensivement le carrefour du Triangle, tandis que quelques sapeurs assurent le transport des munitions en ligne.
Le 3 juin, nous nous portons au bois Frémont (nord-est de Carlepont) pour organiser une ligne de résistance aux environs du Petit-Maupas.

Recul de l'Oise. — Sur la droite et la gauche de la Division, l'étreinte ennemie commence à se resserrer et l'on prévoit déjà un recul inévitable. Dès le 5 juin, la 19/2 reçoit l'ordre d'assurer la destruction du pont d'Ourscamp. Cette opération réussit pleinement. Il en sera de même le 11 juin quand nous détruirons le pont de Bailly.
Le recul de la 38^{e} Division commence dans la nuit du 8 au 9, et fut exécuté si brillamment que, dit-on, l'ennemi mit deux jours à s'en apercevoir, envoyant ses obus dans les bois où il n'y avait plus personne, et attaquant ensuite dans le vide. La Division vint border l'Oise plus au sud, en occupant le front Montmacq – Tracy-le-Val.
Le 13 juin, la 19/2 arrive au carrefour du camp de Senlis où elle bivouaquera près d'un mois. Elle est chargée de l'organisation d'une position intermédiaire : Plessis-Brion, Carrefour des Princesses, dans la forêt de Laigne.

Un peloton est détaché aux environs du poste forestier d'Ollencourt pour exécuter des travaux en première position. Un sapeur, seulement, est blessé, au cours de cette période du 13 juin au 14 juillet, date à laquelle la Compagnie est relevée pour être mise au repos.

XV. — LA CONTRE-OFFENSIVE ALLIÉE. — Victoire de Longpont. (15 -23 juillet 1918).

Après ces deux mois et demi de travaux et de combats incessants, vos aînés avaient bien besoin, en effet, une dernière fois, de goûter quelques journées de repos. Mais une noble tâche les attendait encore : refouler à tout jamais l'envahisseur.

L'armée allemande, dans un suprême effort, une dernière convulsion, venait à nouveau de se ruer à l'assaut des lignes françaises. Elle avait même franchi la Marne, près de Jaulgonne et déjà Paris lui apparaissait tout proche. Cependant, sa position était plutôt scabreuse, car, en réalité, elle n'avait réussi qu'à creuser une poche dans notre front ; grâce à la résistance admirable de la 4^{e} Armée, les charnières de Reims et Villers-Cotterêts tenaient bien, ce qui allait permettre le succès de la contre-offensive alliée projetée depuis longtemps et au départ de laquelle la 38^{e} Division allait participer glorieusement.

Arrivé à Vauciennes (Oise), le 14 juillet, vers 11 heures, la Compagnie se dirigeait, le 15, à 23 heures, sur la forêt de Villers-Cotterêts.
Installés en bivouac, nous confectionnons, le 16 et le 17 juillet, les fascines qui servirent à réfectionner rapidement les communications dans le secteur d'attaque de la Division. Le 17, une section commence le déblaiement du chemin allant de la Maison-forestière (nord de Corcy) à la ferme de Chavigny. Il faut que cette route soit praticable à l'artillerie le 18, à 4 heures. Aussi, dans la nuit du 17 au 18, les sapeurs continueront-ils ce travail pénible et dangereux, mais indispensable. Il faut, à 200 mètres de l'ennemi, scier des arbres énormes qui sont couchés par les obus à travers le chemin. La chance nous sourit et un orage providentiel éclatant dans la nuit amortira le bruit des passe-partout, comme il couvrira le piétinement formidable des Divisions qui viennent prendre leurs emplacements de départ.
Aussi, à l'aurore du 18 juillet, lorsque sans préparation d'artillerie aucune, mais sous le bruit formidable du tir d'accompagnement de centaines de canons crachant à la fois, surgirent nos vagues

d'assaut, la terreur et l'épouvante se jetèrent-elles dans les rangs ennemis. Avant de combattre, ils s'estimaient perdus !
Notre attaque est foudroyante et les premiers objectifs situés à hauteur de la Ferme Montrembœuf (nord-est de Villers-Hélon) sont atteints rapidement.
La Compagnie, partie derrière les vagues d'assaut, a pour mission de créer ou de réparer les passages sur le Ru de la Savière, petite rivière arrosant Longpont. Trois sections sont affectées à ce travail qui est rapidement exécuté, mais avec des pertes sévères. Ces ponceaux sont des points bien connus de l'ennemi, et les obus se mettent à pleuvoir. 18 sapeurs sont blessés. Le sapeur **ESQUIROL** tombait au champ d'honneur, ainsi que le sergent **RIFFAULT** dont la perte fut douloureusement ressentie de tous. Beau modèle de soldat que ce sous-officier, dont la fin sera perpétuée par cette citation à l'ordre de la 10^e Armée :

« Sous-officier au moral élevé, qui a toujours fait preuve du plus pur esprit militaire. A trouvé la « mort glorieuse en assurant, avec sa section, la réfection des accès d'un ponceau au milieu d'un « violent bombardement. »

La 4^e section assurait, pendant ce temps, le déblaiement du chemin allant du ru de Chavigny à la ferme la Grange.

A partir du 19 juillet, la 19/2, mise à la disposition de la 4^e Brigade du Maroc, est employée à la réfection de chemins, à proximité du moulin de Villers-Hélon et de la ferme Montrembœuf. Au cours de ces travaux, quatre sapeurs seulement sont blessés, bien que nos chantiers soient « marmités » d'une façon intense.

La progression de l'infanterie avait continué, obligeant l'armée allemande à repasser la Marne en toute hâte et à abandonner rapidement la poche qu'elle avait créée dans notre front. Aussi, tout le flux des troupes ennemies remontant vers le Nord viendra s'opposer à nos efforts vers Hartennes et nos lignes se stabiliseront pour quelques jours.

Le 22 juillet,la Compagnie quittait les lignes pour retourner à Vauciennes.

L'Oise. — Victoire de Carlepont (3 août – 5 septembre 1918).

Après un très court repos, la Division vient à nouveau dans l'Oise occuper le front Montmacq – Tracy-le-Val.
La 19/2 bivouaque au carrefour du camp de Senlis qu'elle avait quitté quelques jours auparavant. Elle est à nouveau scindée en deux ; le second peloton, stationnant près du carrefour d'Ollencourt, travaille à la construction d'abris en deuxième ligne et d'observatoires. Le premier continue les P. C. déjà commencés aux carrefours des Princes et de Châtillon.

A partir du 11 août, la Division se prépare à pousser de l'avant. En effet, notre contre-offensive se développe favorablement et les troupes placées sur notre gauche progressant sans arrêt, la 38^e s'apprête à regagner le terrain qu'elle a dû abandonner au sud de l'Oise.
Dès le 12 août, malgré de violents bombardements et tandis que l'ennemi tient encore la rive nord,

la Compagnie établit deux passerelles pour l'infanterie sur l'Oise, l'une à la ferme de la Flandre, l'autre à la ferme de la Venne et assure, à l'aide de petits détachements, la garde et l'entretien de ces passages. Trois des hommes qui constituent ces équipes sont blessés à leur poste et le sapeur **COUCHOURON** est tué.
Jusqu'au 19 août, la 19/2 continue ses travaux d'organisation.

Attaque du 20 août. — La Division se porte à l'assaut des lignes allemandes le 20 août au matin. La Compagnie est chargée de la réfection de plusieurs routes et, en particulier, de celle qui va de Bailly à Sempigny, par Ourscamp. En outre, nous devons construire les passerelles nécessaires à assurer le passage rapide de l'infanterie au delà de l'Oise.

Ces travaux sont exécutés au contact immédiat des avant-postes et le soir du 20 août, à 16 heures, les communications sont toutes mises en état de viabilité et une passerelle a été créée en amont du pont de Bailly.
Le 21, l'attaque reprend à nouveau et réussit complètement. L'ennemi recule en toute hâte et la Division vient à nouveau border les rives de l'Oise.

La 19/2, au cours de cette journée, a suivi la progression, mettant en état les routes dont l'entretien lui incombait. Dans la nuit du 21 au 22, une passerelle est lancée sur l'Oise, à l'est de Sempigny, malgré les rafales de mitrailleuses et un violent bombardement par obus toxiques.
Les 22 et 23, pour augmenter les moyens de passage, trois nouvelles passerelles sont construites à l'est de Sempigny. Deux sapeurs seulement sont blessés au cours de ces travaux ; l'ennemi tirant surtout au hasard. Notre infanterie a franchi la rivière et se tient près du canal latéral de l'Oise. Du 23 au 27, la Compagnie assure l'entretien des différentes passerelles qu'elle a lancées.
Bientôt, la marche en avant va se poursuivre et Noyon sera repris par la division placée sur notre gauche. Le travail des sapeurs va s'intensifier ; vos aînés se dépenseront sans compter pour rétablir les communications.
Les 27 et 28 août, sous un tir continu d'artillerie de gros calibre, quatre passerelles seront lancées à nouveau, deux sur l'Oise et deux au débouché de celles-ci sur le canal. Le 29, trois autres sont établies sur les ponts détruits de Sempigny. Le 30, la 19/2 commence la construction d'un pont de pilots pour artillerie et camions sur le canal, au sud de Jonquoy.
Au cours de ce travail exécuté au contact de l'ennemi, cinq sapeurs sont blessés.
Enfin du 1^er au 5 septembre, la construction de cet ouvrage sera achevée et un nouveau pont de pilots sera lancé à Varennes. Le 6 septembre, les sapeurs seront relevés et acheminés sur Bazicourt (Oise).

Au cours de cette période, la 19/2 avait fourni un effort prodigieux. Aussi fut-elle récompensée par une magnifique citation à l'ordre du 18^e Corps d'Armée ainsi conçue :

« Les 20 et 21 août 1918, la Compagnie 19/2, sous les ordres du lieutenant **VAUDIAU**, marchant à
« hauteur des fractions d'attaque, a travaillé sans trêve ni repos, sous le feu des canons et des
« mitrailleuses, pour rétablir et maintenir les voies de communications dans la zone d'attaque.
« Du 21 au 31 août, sur la ligne de combat même, a fourni un effort prodigieux, nuit et jour, pour
« construire et réparer, sous le feu, de nombreux ponts et passerelles sur la rivière et le canal. »

XVI. — LA HAUTE-ALSACE (22 septembre – 1er novembre).

Du 7 au 15 septembre, la Compagnie est mise au repos. Le 16 septembre, elle embarque en chemin de fer à Pont-Sainte-Maxence, débarque à Montbéliard (Doubs), où elle stationne quelques jours et s'achemine enfin sur le secteur de la Haute-Alsace.
Elle arrive à Elbach, près de Dannemarie, le 22 septembre. Cette région idéale du front, où les obus étaient rares, où l'on travaillait sans souci du danger, devait voir nos derniers jours de guerre.

Du 24 septembre au 1er novembre, la 19/2 exécutera différents travaux d'organisation en première ligne et assurera à l'arrière l'entretien des différents ponts et ponceaux sur la Largue. Nous ne subirons aucune perte pendant cette période.
Le 1er novembre, la Compagnie est relevée et se dirige sur le front de Lorraine.

XVII. — L'ARMISTICE.

Depuis le 18 juillet, date à laquelle s'était déclenchée la formidable contre-offensive alliée, la bataille s'était allumée sur tout le front depuis la mer jusqu'aux Vosges et ne devait plus ralentir. Chaque journée amenait des succès nouveaux et, dès le début de novembre, l'armée allemande, talonnée de toutes parts, accentuait son recul. C'est pour précipiter encore plus cette retraite et la changer en débâcle que l'offensive de Lorraine avait été décidée.

La 38^{e} Division était au nombre de celles qui devaient sonner l'hallali de cette horde barbare qui, 50 mois auparavant, s'était élancée à l'assaut de notre belle France. Cette ultime mission à laquelle tous eussent participé avec une foi invincible, la 38^{e} ne devait pas la remplir. Les chefs allemands avaient compris que leur défaite était irrémédiable et qu'il eût été téméraire de vouloir la retarder.

Traqué de toutes parts, l'ennemi implorait un armistice qui lui était accordé le 11 novembre. L'Allemagne acceptait les dures conditions qui lui étaient imposées. En particulier, elle évacuait immédiatement les pays envahis et l'Alsace-Lorraine, trop longtemps souillée par elle, et livrait la presque totalité de son matériel de guerre. C'était bien là l'aveu de son impuissance et de sa défaite.
C'est avec un tressaillement d'allégresse que la grande nouvelle fut accueillie par vos aînés. Pensez donc ! Avoir fait la guerre pendant des mois, avoir souffert, peiné, avoir couru les pires dangers pour défendre un sublime idéal et tout à coup apprendre que c'est fini, que la lutte est terminée, que la bête immonde aux abois demande grâce, l'être tout entier en est secoué de bonheur.

Et puis, à ce moment précis seulement, on se rend compte de l'immensité de l'œuvre accomplie ; l'on se sent comme délivré d'un poids qui oppresse depuis trop longtemps ; on sait que maintenant le monde entier va respirer et que dans sa petite sphère personnelle, le cauchemar est fini et que la famille va pouvoir reprendre son essor d'antan. Tout cela, c'est grand, c'est noble, c'est si beau que l'on en pleure.
C'est le 11 novembre, à Donhoux, petit village de Lorraine, que vos anciens ressentirent ces impressions.

XVIII. — L'APOTHÉOSE.

La Division d'élite qu'était la 38^{e} devait avoir la juste et magnifique récompense de ses exploits. A elle, échut l'honneur d'entrer l'une des premières en Alsace reconquise.
Le 17, elle franchit les Vosges par le col du Bonhomme et arrive à Sainte-Marie-aux-Mines. La 19/2 a la gloire insigne d'être en tête de la Division. Il faudrait tout un livre pour décrire le délire de la population alsacienne à la vue des premiers uniformes français. La Compagnie toute entière est couverte de fleurs. Les vieux, ceux qui, depuis 48 ans, ont attendu ce jour béni, versent des larmes, et c'est dans un hoquet que se perdent les cris de « Vive la France », par lesquels ils veulent exprimer leur joie infinie. Les enfants rient et les jeunes filles donnent leurs baisers ; en embrassant vos anciens, les Poilus de la Grande Guerre, c'est la France entière que les Alsaciens baisent avec ferveur.
Et c'est tout le long de notre marche que ces manifestations spontanées se produisent, tant à l'Allemand qu'à Ochviller et Sunhausen.

Entrée solennelle à Strasbourg.

Le 25 novembre, une Compagnie de parade formée d'éléments de la 19/2 et de la 19/52, participe à l'entrée des troupes françaises à **Strasbourg**, à la suite du Maréchal **PÉTAIN**.
Cette unité, commandée par le capitaine **VAUDIAU**, ouvre le défilé des troupes de la Division. Journée inoubliable pour ceux qui l'ont vécue ! Journée où commence un rêve ; l'on marchait aux acclamations enthousiastes d'une foule en délire qui agitait drapeaux et mouchoirs et nous couvrait de fleurs.
Certes, nous étions bien présents à cette fête, mais notre esprit était ailleurs. Nous pensions à l'œuvre immense accomplie et, de voir que nos sacrifices nous avaient rendus ces frères opprimés depuis si longtemps, nous songions que vraiment notre cause était juste et que nous avions bien rempli le rôle pour lequel la Patrie assaillie nous avait rangés sous ses drapeaux.
Du 1er décembre au 29 janvier 1919, nous cantonnons tant à Strasbourg que dans ses faubourgs. Nous effectuons divers recensements de matériel ennemi et nous assurons l'entretien des fameux ponts de Kehl.

Entrée à Kehl.

Une tête de pont ayant été créée dans le Grand Duché de Bade, aux débouchés des ponts de Kehl, la 38^{e} Division, toujours à l'honneur comme elle fut à la peine, est désignée pour l'occupation de cette zone avancée.
Le 30 janvier 1919, nous franchissons le Rhin ayant à notre tête le Général **HIRSCHAUER**. Dans les rues, peu ou point d'habitants. Tous s'étaient terrés, croyant que les troupes françaises étaient capables de devenir des barbares à l'égal de leur soldatesque. Bientôt, reconnaissant leur erreur, ils ne tarderont pas à se montrer auprès de nous ce qu'ils sont réellement : des valets plats et serviles.

Le Traité de Paix est signé. Il consacre à tout jamais pour les générations de l'avenir, la réparation du crime infâme commis par l'Allemagne. Le Germain vaincu a subi l'humiliation d'avoir lui-même déchaîné, dans un esprit de domination forcenée, la guerre la plus formidable et la plus sanglante qui ait été : guerre qui a été menée au mépris des lois humanitaires en usage chez des peuples civilisés. Les barbares vont subir leur châtiment.
En particulier, à Kehl, pendant 15 années, les Badois verront flotter nos trois couleurs immortelles. Pendant ces 15 années, la 38^{e} Division sera la vigilante avant-garde de la France victorieuse.
Vous autres, sapeurs de la 19/2 qui aurez l'honneur d'être à ce poste de choix, vous vous rendrez compte pendant cette occupation en territoire ennemi de l'impression ineffaçable qu'ont laissé, chez le Boche, les sublimes combattants de la Grande Guerre.
A vous d'être dignes de vos aînés et de perpétuer les traditions de ces héros.

Ancestrami

Citations collectives de la Compagnie 19/2

-----o-----

1re Citation de la 2^{e} section de la Compagnie 19/2, à l'Ordre de l'Armée. (Ordre n° 371 du 2 septembre 1916).

« Sous les ordres du sous-lieutenant **ZABORSKI** et de concert avec le régiment colonial du Maroc, « a pris part à l'enlèvement, le 17 août 1916, dans un assaut magnifique, du village de Fleury ; a « contribué à l'organisation de la défense de ce village où nos troupes se sont maintenues malgré de « nombreuses et puissantes contre-attaques de l'ennemi. »

2^{e} Citation de la Compagnie à l'Ordre de la 2^{e} Armée (Ordre n° 498, du 27 novembre 1916).

« Sous le commandement du capitaine **PERROUD**, a fourni, pendant une période de vingt jours, de « gros efforts pour préparer une attaque dans un secteur particulièrement bombardé. A pris part à « cette attaque, suivant les vagues d'assaut qui s'emparaient dans un élan irrésistible du fort de « Douaumont ; a pris part, avec la même bravoure, à la prise de cet ouvrage, nettoyé et organisé la « position, permettant ainsi de conserver une brillante conquête. »

3^{e} Citation de la Compagnie à l'Ordre de la 6^{e} Armée.
Ordre général du 12 décembre 1917.

« Compagnie d'élite dont les sapeurs font l'admiration de leurs camarades d'infanterie ; sous le « commandement du lieutenant **PEYROT**, s'est dépensée sans compter pour la préparation de « l'attaque du 23 octobre 1917 ; a marché, au cours de celle-ci, avec les premières lignes de « l'infanterie, chargées d'enlever le fort de la Malmaison, les a aidées à nettoyer et à organiser le « terrain arraché à la garde prussienne. »

4^{e} Citation de la Compagnie à l'Ordre du 18^{e} Corps d'Armée.
Ordre n° 431 du 13 septembre 1918.

« Les 20 et 21 août 1918, la Compagnie, sous les ordres du lieutenant **VAUDIAU**, marchant à « hauteur des fractions d'attaques, a travaillé sans trêve ni repos, sous le feu des canons et des « mitrailleuses, pour rétablir et maintenir les voies de communications dans la zone d'attaque.
« Du 27 au 31 août, sur la ligne de combat même, a fourni un effort prodigieux, nuit et jour, pour « construire et réparer, sous le feu, de nombreux ponts et passerelles sur la rivière et le canal. »

Ancestrami

Citations individuelles de la Compagnie 19/2

-----o-----

Citations à l'ordre de l'Armée.....	38
- - du Corps d'Armée.....	36
- - de la Division.....	120
- - de la Brigade.....	12
- - du Régiment ou du Génie divisionnaire.....	326
	532

LÉGION D'HONNEUR

Capitaines : 2 ; Lieutenants : 2 ; Maître-ouvrier : 1 ; Sapeur-mineur : 1.

MÉDAILLE MILITAIRE

Lieutenant : 1 ; Adjudants : 2 ; Sergent : 1 ; Maîtres-ouvriers : 2 ; Sapeurs-mineurs : 11. Total : 17.

-----o-----

Pertes de la Compagnie 19/2

---o---

Capitaines : 1 blessé ;
Lieutenants : 2 tués, 3 blessés ;
Sous-lieutenants : 1 tué, 2 blessés ;
Adjudants : 1 tué ;
Sergents : 5 tués, 1 blessé, 1 prisonnier ;
Maîtres-ouvriers : 2 tués ;
Caporaux : 6 tués ;
Sapeurs : 51 tués, 235 blessés, 47 disparus, 2 prisonniers ;
Totaux : 68 tués, 242 blessés, 47 disparus, 3 prisonniers.

Ancestramil